

**COLLEGE AU CINEMA
STAGE DE FORMATION
DESTINÉ AUX ENSEIGNANTS DE L'ACADEMIE DE PARIS
18, 19, 20 et 21 octobre 2011**

ETUDE DES 6 FILMS DE LA PROGRAMMATION 2011/2012

Mardi 18 et mercredi 19 octobre 2011

LIEU : FORUM DES IMAGES – Forum des Halles – 2, rue du cinéma - 75045 Paris Cedex 01
Salle 500 (Métro : Les Halles / sortie Saint-Eustache ou Place Carrée).

Jeudi 20 et vendredi 21 octobre 2011

LIEU : CINEMA LE BALZAC – 1 rue Balzac - 75008 Paris
Salle 1 (Métro : Georges V ou CDG Etoile).

**Mardi 18 octobre de 8h30 à 17h30 et mercredi 19 octobre 2011 de 8h30 à 12h30
Forum des Images**

Mardi 18 octobre 2011

8h00 : Accueil des participants et émargement

(Attention : l'émargement se fera exclusivement entre 8h00 et 8h30)

8h30 : Présentation et projection du film de Charles Chaplin, LES TEMPS MODERNES

10h15-12h15 : Intervention de Benjamin Delmotte, « Charlot révolutionnaire ? »

« A travers une comédie burlesque souvent désopilante, *Les temps modernes* dressent un constat ironique, parfois amer, de la situation sociale de l'Amérique du début des années 30. « La grandeur de l'industrie, la beauté de la libre-entreprise, l'humanité à la conquête du bonheur... », autant de valeurs qui, en ces temps de crise, dissimulent mal une farce que la caméra de Chaplin met au jour d'une manière remarquable. *Les temps modernes* montrent l'exploitation, la misère et la surveillance généralisée, ainsi que les conséquences humaines de cette exploitation : l'aliénation, les mouvements rythmés par la machine, la transformation des corps, l'homme devenu machine.

Cette critique du machinisme et de la grande industrie est aussi une critique de la technique cinématographique, aussi bien du point de vue de l'image que du point de vue du son. Chaplin, dans une anticipation saisissante, relie en effet le pouvoir à ce qu'on appellerait aujourd'hui un dispositif de « vidéosurveillance » : l'image au service de la discipline. Par ailleurs, à l'heure où l'industrie cinématographique maîtrise le son, le réalisateur reste toujours aussi critique à l'égard de cette technique et propose encore un film muet ou quasi-muet (même s'il semble avoir envisagé un temps un film parlant). Cette méfiance à l'égard de la technique du son sert totalement le propos du film : tandis que la grande industrie utilise des machines qui se retournent finalement contre les hommes qu'elles étaient censées servir, Chaplin refuse d'utiliser le son *pour le son*. La critique des temps modernes à laquelle se livre le réalisateur trouve là un sens possible : dénoncer l'absurdité non de la technique, mais de son développement irréflecti. »

12h15-13h45 : Pause déjeuner

13h45 : Présentation et projection du film de Yasmin Ahmad, MUKSIN

15h30-17h30 : Intervention de Stéphane du Mesnildot, « Un premier amour en Malaisie ».

« *Mukhsin* de Yasmin Ahmad relate l'histoire d'amour et d'amitié entre deux enfants d'une dizaine d'année dans la campagne malaise. Le sujet du film est le sentiment amoureux. Celui-ci est fort et passionnel chez les parents, dont l'affection choque la petite communauté campagnarde (ils prennent leur bain ensemble!) ; chez les enfants, il est à peine en train de naître. Cet amour d'enfance, les deux jeunes personnages ne le comprennent pas tout à fait eux-mêmes. Ils l'expérimentent par le plaisir d'être ensemble, par leurs jeux (le cerf-volant) mais aussi par la douleur de la séparation.

Mukhsin est l'un des rares exemples de cinéma malaisien à être parvenu jusqu'à nous. Nous ne pouvons donc pas le rattacher à une tradition cinématographique. Il s'agit par ailleurs du dernier volet d'une trilogie, en grande partie autobiographique, autour du personnage d'Orked, la petite fille. La religion musulmane, majoritaire en Malaisie motive certains rapports comme le respect des traditions et la gêne devant la liberté amoureuse des parents. Cet éloignement n'est pourtant pas un problème pour aborder le film. *Mukhsin* pourrait se dérouler dans bien des pays et la tension entre tradition et modernité est également universelle. La mise en scène de Yasmin Ahmad est en apparence simple mais très maîtrisée. Elle permet d'exposer à un jeune public les principes du plan séquence (le début dans la cour de l'école), du hors-champ (la fausse punition de Orked), ou encore de la bande-son pour créer l'émotion (la reprise de *Ne me quitte pas* de Jacques Brel). »

Mercredi 19 octobre 2011

8h00 : Accueil des participants et émargement

(Attention : l'émargement se fera exclusivement entre 8h00 et 8h30)

8h30 : Présentation et projection du film de Euzhan Palcy, RUE CASES NEGRES

10h30 – 12h30 : intervention de Michel Amarger, « Rencontre autour de Rue Cases-Nègres et l'expression de l'identité noire ».

La diffusion de *Rue Cases-Nègres* dans les programmes de Cannes Classics lors du Festival International du Film 2011, invite à réévaluer ce premier film de Euzhan Palcy. Il s'impose comme un point fort du cinéma martiniquais, obtenant une audience internationale. Nous évoquerons les raisons de cet impact, basé sur une histoire d'apprentissage, d'aspiration à l'éducation.

En centrant le récit sur deux personnages attachants, un garçon studieux et sa grand-mère, la réalisatrice provoque l'émotion. Mais sa fiction propose de reconsidérer la vie de la Martinique en 1930, avec ses différences de classes et surtout ses distinctions raciales, entretenues par les lois de la Métropole. Nous cernerons la figure des personnages qui gravitent autour des héros et examinerons la manière dont ils évoluent.

La référence au roman originel de Joseph Zobel, qui a inspiré le film, permet de mesurer l'apport cinématographique de Euzhan Palcy. Son style mesuré, l'approche respectueuse des protagonistes, le soin accordé aux ambiances et aux gestes significatifs constituent un spectacle apte à susciter des questions sur le monde créole.

En débutant sa carrière par *Rue Cases-Nègres*, Euzhan Palcy a vu s'ouvrir les portes de Hollywood. Elle y a réalisé des histoires engagées et touché les limites du système. Revenue vers les territoires francophones pour y signer des documentaires personnels, elle engage aussi des projets avec les Majors en Amérique. Ce lien entre le Nouveau Monde et l'Europe s'articule autour d'une exploration combative de l'identité noire.

Judi 20 octobre de 8h30 à 17h30 et vendredi 21 octobre 2011 de 8h30 à 12h30
cinéma Le Balzac

Judi 20 octobre 2011

8h00 : Accueil des participants et émargement
(Attention : l'émargement se fera exclusivement entre 8h00 et 8h30)

8h30 : Présentation et projection du film de Ken Loach, LOOKING FOR ERIC

10h30-12h30 : Intervention de Claude Bailblé, « *Looking for Ken*, c'est-à-dire, peut-on reconstituer les intentions de ce film, rechercher Ken LOACH derrière cette fable? ».

Eric Bishop, postier à Manchester, traverse une mauvaise passe. Sous son nez, ses deux beaux-fils excellents dans des petits trafics en tous genres, sa fille lui reproche de ne pas être à la hauteur et sa vie sentimentale est un désert. Malgré la joyeuse amitié et la bonne humeur de ses collègues postiers qui font tout pour lui redonner le sourire, rien n'y fait... Un soir, Eric s'adresse à son idole qui, du poster sur le mur de sa chambre semble l'observer d'un œil malicieux. Que ferait à sa place le plus grand joueur de Manchester United ? Eric en est persuadé, le King Cantona peut l'aider à reprendre sa vie en mains...

De nombreux fils conducteurs traversent ce film, et certains relèvent du documentaire.

- les postiers sont solidaires et soutiennent un camarade déprimé,
- le déficit d'imgo paternelle et l'errance sans désir des garçons adolescents,
- la bière et les pubs, la passion pour le foot, ses sponsors, ses idoles,
- la piste de danse comme lieu de rencontre et la séparation sur des mal-entendus,
- la déception d'une fille, devant le désarroi du père,
- la mafia des nouveaux riches recrute chez les ados paumés ...etc.

D'autres relèvent de la fiction, tout en mêlant vraisemblable et fantastique.

- une histoire d'amour douloureuse et prolongée pourrait se reconstruire, trente ans après, en raison même des changements étonnants de l'un des protagonistes.
- le retour sur le passé, la mise à jour des problèmes intersubjectifs sont dynamisés par une onde positive qui parcourt tout le film
- le décrochage de la réalité par l'humiliation d'un mauvais père
- l'icône footballistique descend du ciel et devient non plus un modèle mais une sorte de conseiller-psychothérapeute pour Eric le postier, conseiller rapproché, invisible pour tous les autres.
- l'union fait la force, comme dans l'équipe de foot (sport collectif), surtout lorsqu'il s'agit de vaincre la mafia locale ...etc..

L'entrecroisement de ces différents thèmes conduit à une direction de spectateur que l'on tentera d'évaluer, en cherchant à préciser les effets miroirs –construits ou inversés– qui relie ici imaginaire et réalité.

Au delà de la fable, la relation triangulaire qui va du cinéaste à ses personnages (casting et direction d'acteur) , du personnage à ses spectateurs (montage et récit), du spectateur au cinéaste (sous-texte et intentions partagées) pourra être interrogée, en analysant quelques passages particulièrement réussis du film.

12h30-13h30 : Pause déjeuner

13h30 : Présentation et projection du film de Alfred Hitchcock, FENÊTRE SUR COUR

15h30-17h30 : Intervention de Jean-François Cornu

Parmi la cinquantaine de films réalisés par Alfred Hitchcock de 1925 à 1976, *Fenêtre sur cour* est probablement celui qui réunit tous les thèmes majeurs et les figures de style du cinéma hitchcockien. C'est aussi l'œuvre d'Hitchcock qui traite des principaux enjeux propres à l'art cinématographique. Dès ses débuts dans la seconde moitié des années 1920, Hitchcock s'est efforcé de faire du cinéma un art à part entière, qui ne doit rien, ou le moins de choses possible, aux autres arts, notamment le théâtre et la littérature. Cette attitude lui a donné l'occasion de faire preuve, dès qu'il en avait les moyens, d'une créativité renouvelée en permanence, que ce soit dans la période anglaise (muette et parlante) et durant la période américaine.

Hitchcock a su associer son désir de proposer au plus grand nombre de spectateurs un cinéma narratif de qualité à un souci d'inventivité dans la mise en scène et le montage, aussi bien sur le plan visuel que sur le plan sonore. Ses plus grands films accomplissent cette synthèse, de *The Lodger* à *Chantage*, des *Trente-Neuf Marches* à *La Corde*, de *Soupçons* à *Fenêtre sur cour*, de *La Mort aux trousses* à *Frenzy*.

La séance consacrée à *Fenêtre sur cour* sera l'occasion d'évoquer les thèmes et les figures de style du cinéma hitchcockien tels que le cinéaste les a traités dans ce film, et de mettre en évidence la présence de ces thèmes et figures dans d'autres films importants du cinéaste. On ouvrira ainsi certaines des nombreuses portes d'un cinéma dont la force est d'être toujours riche de découvertes.

Vendredi 21 octobre 2011

8h00 : Accueil des participants et émargement

(Attention : l'émargement se fera exclusivement entre 8h00 et 8h30)

8h30 : Présentation et projection du film de Ounie Leconte, UNE VIE TOUTE NEUVE

10h30 – 12h30 : intervention de Pascal Alex Vincent, « Une vie toute neuve : chanter, résister, s'accorder ».

Abandonnée par son papa, la petite Jinhee ne va avoir de cesse que de l'attendre derrière les grilles de l'orphelinat. Mais qu'attendre d'un monde régi par les lois du mensonge, un monde qui vous trahit toujours ?

Véritable sous-genre du mélodrame venu d'Asie, le film d'orphelin a été illustré par des œuvres aussi importantes que *Une jeune fille à la dérive* (1963) ou *Le tombeau des Lucioles* (1988), en passant par son émanation la plus mondialement célèbre, la série animée *Candy* (1976).

Si *Une vie toute neuve* reprend la plupart des codes du genre, il en est la déclinaison chuchotée, telle une berceuse, tenant à distance toute forme de pathos. La réalisatrice Ounie Leconte convoque les fantômes de sa propre histoire en mettant en scène l'abandon qu'elle vécut en Corée au début des années 70. Le film adopte le point de vue de Jinhee, 9 ans, dont la vie bascule en une seule journée – celle de son placement à l'orphelinat par un père déjà lointain, déjà spectral (on ne voit jamais son visage). Cette question du point de vue est au centre d'*Une vie toute neuve*, qui voit le monde à hauteur de petite fille. Filmer les états d'âme d'une enfant sans recourir à la psychologie, telle est l'une des gageures d'un film qui s'accorde aux frémissements de sa jeune actrice. Les élans de la petite Jinhee obéissent à deux pulsions de vie : celle de *résister* au monde qu'on lui impose, ou bien celle de *s'accorder* à celui-ci. Résister, pour Jinhee, c'est résister physiquement, dans l'espace où on l'a enfermée, puis tenter d'y échapper : par le haut (le mur de l'orphelinat, le toit-refuge), ou par le bas (disparaître six pieds sous terre). S'accorder, c'est se reconstruire une famille à l'intérieur de la communauté, dont elle finit par accepter les règles ou les jeux (la photo de classe, les séances de cartes divinatoires). Une communauté où la mort plane, pourtant, et où les ritournelles servent de lien social : on chante pour évacuer la peur, pour se faire aimer, ou pour se dire adieu. Se dire adieu, justement, c'est perdre à nouveau quelqu'un que l'on aime (Sookhee, la grande sœur de substitution) et se faire trahir par la vie, encore et toujours. Une seule issue : espérer une vie toute neuve. Elle se cache, sans doute, derrière chaque porte qui s'ouvre, où un nouveau papa viendra vous arracher pour toujours à cet entre-deux mélancolique qu'est la vie d'orpheline. A la fin du film, alors qu'elle va quitter l'orphelinat, et pendant que les petites filles chantent, ce n'est plus une grille qu'on voit derrière Jinhee, mais un espace ouvert, plein de lumière, et grand comme le monde.

Les intervenants

Michel Amarger réalise des films documentaires et de recherche. Parallèlement, il mène une activité de journaliste pour *Radio France Internationale*. Il couvre l'actualité cinéma, et traite de sujets sur l'audiovisuel africain. Il participe à la gestion d'associations de promotion du 7^{ème} art et anime le réseau de critiques *Africiné* dont il est l'un des initiateurs.

Claude Bailblé est titulaire d'un doctorat « science et art » en cinéma et Maître de Conférences à l'Université de Paris-VIII. Intervenant dans de nombreuses écoles professionnelles (INSAS, FEMIS...) il mène une recherche sur le cinéma 3D, le son spatial, la pensée imageante... et publie des articles dans les revues spécialisées, telles que *Documentaires*.

Jean-François Cornu est traducteur de films (sous-titrage) et de scénarios depuis 1985, de l'anglais vers le français. Il se consacre également à la traduction d'ouvrages consacrés au cinéma et à l'art, notamment pour les Éditions du Centre Pompidou et pour Taschen. Il est l'auteur d'une thèse de doctorat intitulée *le Doublage et le sous-titrage de films en France depuis 1931*.

Benjamin Delmotte est normalien et enseignant en philosophie à l'Ensad. Il est également membre des comités de lecture du CNC (avance sur recettes) et de StudioCanal. Dernière publication : *Esthétique de l'angoisse*, Vrin, 2010.

Stéphane du Mesnildot est journaliste aux *Cahiers du cinéma*, enseignant à l'université Paris III-Sorbonne et à Paris VII-Diderot. Il est l'auteur d'un livre sur *La Mort aux trousses* (Cahiers du Cinéma SEREN-CNDP) et de *Fantômes du cinéma japonais* (Editions Rouge Profond).

Pascal Alex Vincent a été distributeur de films asiatiques pendant 12 ans. Il est aujourd'hui cinéaste (son long métrage *Donne-moi la main* est sorti dans une quinzaine de pays) et chargé de cours à l'Université Paris III - Censier.